Date : 22/03/2012
Pays : FRANCE
Page(s) : 33-36
Rubrique : Matchdocument
Diffusion : (728834)
Périodicité : Hebdomadaire

Chevaux de trait

L'ENERGIE TRANQUILLE

Au cœur de l'Orne, dans la forêt de Bellême, débardage mené par Christine Sallé avec les percherons Ursula, Oncle Alfred et Rêveuse.

C'est un gros cheval capable de remplacer camions, bus et tracteurs. Affectueux... et non polluant, le cheval de trait a un parfum de nostalgie folklorique mais il est l'avenir de nos villes et de nos campagnes. Les neuf races oubliées de notre patrimoine, du percheron au breton, font un retour gagnant.

PAR **MARYVONNE OLLIVRY** – PHOTOS **JEAN-LÉO DUGAST**

Tous droits de reproduction réservés

Date : 22/03/2012
Pays : FRANCE
Page(s) : 33-36
Rubrique : Matchdocument
Diffusion : (728834)
Périodicité : Hebdomadaire

DANS LES CITÉS OU EN FORÊT, IL RETROUVE LA PLACE QU'IL AVAIT PERDUE

Sans sourciller, ils affrontent pluie, neige et gros vent. On les accueille avec un sourire extasié. On leur offre des gourmandises. On les embrasse même, sur les joues et parfois dans le cou. Tout le monde craque. C'est beau, un percheron. On l'avait oublié. Avec son encolure massive, ses membres aux longs poils, son arrière-train imposant et sa placidité légendaire. Et puis ça peut rendre de sacrés services. Un peu partout en France, les chevaux de trait sont de retour. Ils sont devenus les alliés d'une bonne centaine de mairies pour ramasser les poubelles, arroser les jardinières, conduire les enfants à l'école ou débarder les troncs d'arbres. Dernières toquades de maires babas ou bobos ? Façon électorale de miser sur la nostalgie à l'heure où la technologie inquiète ? Hennissement de déni. Qu'on se le dise : le cheval de trait en 2012, ça ressemble peut-être au passé, ça a peut-être le goût du passé, mais ça concerne furieusement notre avenir.

Un avenir qui se prépare depuis longtemps dans le cerveau de pas mal d'amoureux du gros cheval. Des amoureux inquiets : vaincu par la motorisation, l'animal était en voie de disparition. Les tracteurs ont déboulé dans les champs, les camions dans les villes. L'après-Seconde Guerre mondiale l'a relégué au fin fond de la ferme avec le matériel d'un autre âge. Début des années 70, il est l'inutile et le ringard par excellence. L'heure est à l'agriculture intensive, quitte à maltraiter nos paysages, notre sol, à altérer la qualité de nos aliments, mais qui en est conscient ? Allez expliquer à ceux qui ont encore le pain noir de la guerre sur l'estomac que le pain blanc n'est pas un « progrès » pour la nutrition ? Allez expliquer à ceux qui ont trimé dans les champs derrière leur cheval que le tracteur n'est pas une panacée ? Des propriétaires se sont obstinés à en garder un ou deux avec leurs vaches, par tradition, par passion, ou pour un débouché bien moins romantique : la viande. Voilà comment on s'est mis à faire grossir le bestiau. Voilà pourquoi la majorité d'entre nous garde du « percheron », cette image de « cheval lourd », conservé dans les haras comme spécimen d'un temps oublié. « Percheron », pour aller vite en besogne, car il y a neuf races de chevaux de trait répertoriées en France, dont les plus nombreux sont les bretons et les comtois, puis les vrais percherons du Perche.

Peu à peu, les Français ont perdu le goût de se rendre chez leur boucher chevalin, le débouché viande se tarit. Les subventions ont tenté de compenser. Mais était-ce la solution ? Des esprits éclairés ont très tôt soulevé la question, quitte à passer pour des fous romantiques ou passéistes : on s'arrache aujourd'hui leur expertise ! « A mes yeux, on allait droit dans le mur, raconte François Chouanard, président de la Société hippique percheronne de France (SHPF). Un, les subventions, ça ne dure jamais – de fait elles sont en passe d'être supprimées. Deux, sans autre raison que cette prolongation artificielle, à quoi tout cela rimait ? Ça ressemblait plutôt à un conservatisme stérile qu'à un développement avec retombées économiques. » Le président de la SHPF est allé visiter nos cousins américains qui, au plus fort du peuplement de leurs plaines à la fin du XIXe siècle, étaient venus acheter des milliers de percherons à Nogent-le-Rotrou. Ils avaient subi de plein fouet la motorisation, au début des années 50. Or, la décennie suivante, ils avaient déjà amorcé un spectaculaire retour aux sources. Grâce à de grands shows avec épreuves d'attelages ! Ils avaient modifié la race, donnant au percheron, prestige oblige, de la hauteur, de la « légèreté ». Damned ! Voilà qui corroborait la conviction de François Chouanard : il fallait en faire un intermédiaire entre son cousin américain élancé et notre cheval de viande, histoire de le ramener à ce qu'il était, un animal plein d'allant, un cheval de « trait » puissant mais pas empâté, un « moteur » qu'on pourrait utiliser comme « diligencier » mais qu'on pourrait aussi monter, faire galoper. Pas facile de convaincre les vieux éleveurs. Pourtant, peu à peu, de manière chaotique mais avec la foi qui anime face à un péril, ces idées prennent tournure. On ressort les vieux harnais, on se lance dans l'attelage de loisirs. En 1989, le Haras du Pin accueille pour la première fois le Congrès mondial du percheron. En 1993, un bel étalon américain noir de jais, Silver Shadows Sheik, y fait claquer ses sabots. Enfin, en 1998, la catégorie « percheron diligencier » est officiellement créée. Une nouvelle aventure commençait. Encore fallait-il des volontés humaines fortes, audacieuses. Capables de braver les ricanements. Persuadées qu'un cheval attelé qui vous balade dans la campagne ou gagne des compétitions, c'est bien, mais qu'il doit faire mieux. Et, comme il l'a toujours fait, travailler ?

Ci-dessus : à Hazebrouck, Loriane, trait du Nord, assure la collecte des déchets en tirant une benne en matériaux légers, fabriquée par une entreprise qui travaille aussi pour l'aviation et sur des coques de bateaux. Page de droite : dans le Morbihan, la petite épicerie itinérante de Violaine Frappesauce, tirée par Stourm, trait breton.

Tous droits de reproduction réservés

Date : 22/03/2012
Pays : FRANCE
Page(s) : 33-36
Rubrique : Matchdocument
Diffusion : (728834)
Périodicité : Hebdomadaire

Hervé Lucas, adjoint au maire de Saint-Pierre-sur-Dives (Calvados), est de ces visionnaires. En voyant le vieux camion Diesel utilisé pour vider les poubelles de ses 4000 administrés lancer un gros nuage noir, il s'est dit que cette absurdité devait prendre fin. Et qu'un percheron – après tout on est en Basse-Normandie – pourrait faire le même itinéraire sans polluer. En 1993, il achète Uranie. Tollé. La majorité sortante ne sera pas réélue. Fin de l'expérience. 2001 : Hervé Lucas revient au conseil municipal. Uranie aussi. Qui, pour cause de grand âge, sera remplacée par Pola. Robe grise et tempérament conciliant, elle vide les poubelles, transporte les enfants à l'école ou à leur cours de poney, arrose les jardinières, devient la mascotte de la ville. Deux ans avant, et malgré le premier élan avorté de Saint-Pierre-sur-Dives, une autre ville décide d'employer un cheval pour faire… la tournée des bars de Trouville. Festival de Mai débarrasse les 80 restaurants de la ville de leurs bouteilles de verre mais aussi des coquilles d'huîtres, etc., déchets à ne plus mélanger avec les non-recyclables. Qui aurait pu imaginer que la généralisation du tri sélectif allait redonner vie au cheval de trait de nos ancêtres ? « On voulait acheter un camion électrique, explique Olivier Linot, directeur général des services de la ville. Trop cher. Alors on a décidé de retenter l'expérience de Saint-Pierre-sur-Dives. Il y a bien eu quelques réticences au conseil municipal, surtout de vieux élus marqués par le souvenir des durs labours à cheval, mais nous nous sommes lancés. »

Olivier Linot, qui fondera ensuite le Congrès des chevaux territoriaux, n'a rien d'un doux rêveur ni d'un fondamentaliste. Pas question de mettre du cheval partout. Pas question de lui faire ramasser les poubelles trop importantes du lundi matin qui le seront avec le camion municipal, mais celles des autres jours : les plastiques, verres, feuilles, etc. Volonté d'ajuster la dépense aux besoins. Economie financière à la clé : un cheval (achat, harnais, entretien) coûte 9400 euros par an contre 13700 euros pour un camion classique et 22800 euros pour un camion électrique, selon l'association Hippotese (voir encadré). Bilan carbone deux fois plus faible qu'un camion. Bilan sonore : plus de moteur qui réveille à 4 heures du matin. Enfin, et ce n'est pas le moindre atout, personne ne s'attendait à cet impact « psychologique » : les gens adorent « leur » cheval, le guettent, saluent l'homme qui le conduit – « En quinze ans de métier, personne jusqu'à présent ne m'avait regardé ! » s'étonne l'un de ces éboueurs-centaures et… trient beaucoup mieux leurs déchets ! A Pont-Sainte-Marie (Aube), où le maire, Pascal Landréat, sur l'initiative du directeur de Sita à Troyes, Alexandre Champion, a suivi de près l'exemple de Trouville, on constate qu'avec Romain, leur ardennais, on récolte 20 % de plus de matériaux recyclés, ce qui permet une hausse de 10 % des revenus de leur vente, le tout avec une réduction de l'empreinte carbone de 60 %. « C'est l'incroyable phénomène d'empathie, explique Alexandre Champion. Les gens veulent qu'il s'arrête devant chez eux, alors ils trient ! » Alexandre Champion a eu l'idée de créer Hippo-Ecolo, une société de prestataires de services. Tous les édiles n'ont pas la culture du cheval, ni un éleveur pour leur mettre le pied à l'étrier.

Hippo-Ecolo fonctionne tel un bureau d'études : ses spécialistes estiment si la ville peut ou non être desservie par un cheval – à moins de 1000 habitants, le prix de revient par « assujetti aux taxes ménagères » sera trop élevé ; pas trop étendue car l'animal ne doit pas faire plus de kilomètres que sa charge le lui permet. Ils se mettent en quête d'une écurie, d'un cocher – cela peut être un employé municipal qui accepte de

« Une solution pour l'avenir »

Jean-Louis Cannelle, fondateur d'Hippotese*.

Paris Match. Hippotese, qu'est-ce que c'est ?

Jean-Louis Cannelle. Une association qui, depuis 1980, promeut le développement de la traction animale moderne, en particulier du cheval de travail. Pour faire reconnaître l'énergie animale comme énergie renouvelable. Nous formons les chevaux, améliorons le matériel, mettons en réseau et conseillons ceux qui veulent s'y convertir et sont souvent isolés. Dont beaucoup de néoruraux qui n'ont plus le savoir-faire, la culture animale.

Etes-vous du sérail ou un simple amoureux des chevaux ?

Les deux. Je descends de générations d'éleveurs. Mon père avait des bovins, j'ai toujours vu des chevaux chez moi ; aujourd'hui, à 51 ans, j'élève et forme au travail une soixantaine de comtois. Je suis convaincu que le cheval et tout ce qui gravite autour sont créateurs d'emploi en milieu rural. Ne pas oublier qu'au niveau mondial seuls 3 % des paysans sont motorisés. Comme nos ressources énergétiques, pétrole en tête, s'amenuisent, et qu'il va nous falloir privilégier une production alimentaire locale, l'énergie animale est assurément une solution.

Autant dire que ce "retour du cheval de trait" vous réjouit…

Evidemment ! Ce pour quoi on était traités d'arriérés il y a trente ans devient le fer de lance de la modernité ! Partout on s'y met. Viticulteurs, agriculteurs, maires… A partir du moment où une ville a compris la nécessité d'un espace vert, il n'y a pas de raison que le cheval n'en soit pas le moteur. Il peut transporter, assister le vidage des poubelles, l'arrosage, la tonte, les fauchages tardifs… D'autant que le matériel a été transformé de manière révolutionnaire, avec des systèmes hydrauliques performants.

Ce n'est encore qu'un début. Peut-on rêver mieux ?

Doucement. On est en train de creuser des fondations et il faudrait faire des immeubles ! Eleveurs, dresseurs, cochers… chacun tire un peu la charrue de son côté. Tout cela doit être mieux organisé, "normalisé". Beaucoup de municipalités veulent aller trop vite. Il faut un vrai accord entre les habitants, les services techniques et les élus. Sinon, ça sera abandonné à l'élection suivante.

Pas assez rentable ?

La rentabilité d'un cheval est difficilement quantifiable. Dans la vigne, dans les champs, c'est une question de plaisir, d'harmonie, de qualité du sol. Et sur le long terme, d'économie. Dans la ville c'est mieux mesurable. A Hazebrouck, dans le Nord, Veolia s'est rendu compte qu'on allait beaucoup plus vite en ramassant avec un cheval qu'avec un camion. Et quand bien même le cheval n'y serait pas rentable – ce qui est faux –, je rétorque : quelle est la rentabilité d'un espace vert ? Il apporte du social, du bonheur. Un cheval de trait, c'est comme un massif de roses qui fleurit toute l'année.

** Société hippomobile de technologie et d'expérimentation du Sud-Est.*

Tous droits de reproduction réservés

Date : 22/03/2012
Pays : FRANCE
Page(s) : 33-36
Rubrique : Matchdocument
Diffusion : (728834)
Périodicité : Hebdomadaire

AUJOURD'HUI, UNE VINGTAINE DE VILLES BICHONNENT LEUR CHEVAL DE TRAIT

En haut : dans le Morbihan, à La Chapelle-Gaceline, Nayak transporte les petits écoliers à la cantine scolaire. Ci-dessous : en Gironde, à Pauillac dans les vignes du château Pontet-Canet, Reine de Lauduc en plein désherbage.

suivre une formation pour obtenir le brevet requis, indispensable pour pouvoir transporter des enfants. Enfin ils se chargent de fournir le ou les chevaux ainsi que le matériel hippomobile de plus en plus léger et performant. Signe qu'il y a de l'intérêt dans l'air, l'expertise se conjugue au pluriel. En plus des conseils donnés par les Haras nationaux, des éleveurs forment leurs chevaux au travail en ville et conseillent, comme Sylvie Martz avec ses percherons de l'élevage du Grand Prainville ou comme Jean-Louis Cannelle dans le Jura avec ses comtois. Déjà une centaine de villes ont le virus équin. Quadrille, une ardennaise, ramasse les déchets verts et arrose les fleurs à Lampertheim (Bas-Rhin), Rodin, un trait poitevin, nettoie les plages à l'île de Ré, Olivia du Bio, une percheronne, ramasse le carton des entreprises de Thury-Harcourt (Calvados), Nayak, un trait breton, transporte les enfants de l'école maternelle à La Chapelle-Gaceline (Morbihan)…

En ces temps où le développement durable est sur toutes les lèvres, il ne fait pas mauvais d'afficher son cheval. « On parle beaucoup du percheron en ville, remarque le photojournaliste spécialiste de l'animal Jean-Léo Dugast, parce que c'est le cheval qui se voit, le cheval-vitrine. Le politique ! Mais qui se soucie de celui des forêts, des vignes et des maraîchages ? Vu la situation de nos sous-bois et de nos sols, son avenir est pourtant là aussi. » Patience, ça vient. Du bois de Vincennes où Jason, Rapido et Idéal débardent, assurent le dépressage, remorquent, tracent les pistes cavalières, arrosent, assurent les poubelles semi-enterrées, aux forêts des Vosges où des comtois font corps avec les bûcherons, les chevaux ne sont plus seulement requis pour les terrains d'accès difficile : leur passage ne tasse pas les sols, ne crée pas d'ornières, protège les jeunes pousses. Même phénomène dans les vignes. Beaucoup de professionnels soucieux d'avoir un vin qui ne soit pas issu d'une terre surexploitée (voir encadré) ont emboîté le pas aux « fadas » du départ. Les plants du domaine de Château-Latour, cru de François Pinault, ceux de Romanée Conti, entre autres, sont bichonnés au cheval. Histoire d'osmose et d'excellence entre la nature mère, l'animal et l'homme. Une histoire qui a duré des milliers d'années. Qui s'est perdue un temps en chemin. Pour mieux se retrouver ? ■

Maryvonne OLLIVRY

« Pour le bien-être de la terre »

Joseph de Massia, vigneron du Moulin de Breuil, vin biodynamique, Roussillon

« Dans la vigne, la terre, support de vie, riche en micro-organismes, doit rester… vivante. Or les grosses roues du tracteur tassent le sol. Les pieds du cheval, plus légers, ne se posent qu'en alternance : la terre reste aérée, les racines vont pouvoir chercher plus loin leurs minéraux, la plante pousser de façon plus équilibrée, le vin sera harmonieusement composé. Cela fait trois ans que je loue à la journée, à la parcelle, un cheval et son laboureur. De plus en plus de vignerons dans le Roussillon s'y mettent. Ce n'est pas plus cher qu'avec un tracteur.
Si l'on compte le bien-être de la terre sur la durée, la proximité, le recyclage, la qualité de la relation animal-humain, on est gagnant. Le cheval transpire au milieud'autres vivants. Les couples homme-cheval, minéral-végétal "s'expriment" ensemble. Le rythme du labour est propice à cette fusion. L'animal, le végétal prennent le temps de s'observer, se comprendre. Il ne faut pas aller trop vite. Quand on fait un pas posément vers la nature, elle en fera dix vers vous. »

Tous droits de reproduction réservés